

## Bibliographie

**Pour une histoire de l'ENA, Promotion Union-Française, Juin 1946-décembre 1948, Cahiers n° 6** (Paris, 2013, Comité d'histoire de l'École nationale d'administration, La documentation française, 293 p., 20 €).

Grâce à Robert Chelle, son secrétaire général, le Comité d'histoire de l'ENA poursuit toujours aussi régulièrement la publication de ses *Cahiers*, consacrés à l'histoire des promotions de l'École. Après les promotions spéciales d'après guerre, issues des concours spéciaux, voici la première promotion « normale », Union-Française, recrutée selon le régime défini par le décret du 9 octobre 1945 et composée d'étudiants et de fonctionnaires issus d'un double concours, comme en avaient décidé les auteurs de l'ordonnance. On trouvera au sommaire de ce *Cahier* une étude d'Arnaud Teyssier, « D'un concours à l'autre », un hommage à Pierre Racine, composé notamment de textes et de communications de ce premier directeur des stages de l'ENA, la présentation du régime des enseignements mis en place, ainsi que, bien sûr, une série de témoignages provenant de divers élèves de la promotion. F.M.

**Les ingénieurs des Télécommunications dans la France contemporaine, Réseaux, innovation et territoires (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)**, sous la direction scientifique de Pascal Griset (Paris, 2013, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, Coll. « Animation de la recherche », 376 p., 35 €).

Les actes de ce colloque tenu à Bercy, les 21 et 22 octobre 2010, à l'occasion du deuxième centenaire du corps des Mines, montrent que si la révolution de la communication provient essentiellement des États-Unis, comme on le voit à l'envi avec Internet, la

France a su aussi y prendre sa part, grâce à nos ingénieurs des Télécommunications, aujourd'hui fusionnés avec le corps des Mines, et à une politique volontariste, ce qui ne saurait guère étonner dans le pays de Colbert, avec ses réussites et ses échecs ou ses demi-succès, comme on peut le constater à la lecture de certaines communications. En tout cas, à travers diverses communications qu'on peut lire dans ce recueil, on voit apparaître très tôt, dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, un corps particulier d'ingénieurs, avec son esprit et ses connaissances spécifiques, ainsi que ses techniques innovantes. Le volontarisme politique, associé à de grandes compétences techniques et technologiques, arrive à produire de belles réussites, notamment nos satellites de communication, même si tout cela est sans doute un peu lourd et n'a pas la souplesse d'esprit des inventeurs et des développeurs de l'Internet. F.M.

**Détective de l'histoire**, de Jean Tulard, entretiens avec Yves Bruley (Paris, 2012, Éditions Écritures, 34 rue des Bourdonnais, 75001 Paris, Col. « Entretiens », 330 p., 19,95 €).

Il est peu courant qu'un historien ose un retour sur lui-même, l'exercice est bien trop cruel et anxiogène : il y a, dans une vie et une carrière, trop d'occasions manquées, trop de livres qu'il n'a pas fait et qu'il aurait voulu faire ou qu'il aurait pu faire, s'il avait été plus courageux, moins paresseux, tant son œuvre peut lui paraître insuffisante, compte tenu de ses ambitions juvéniles, tant elle risque de se révéler éphémère — combien de livres sont déjà tombés en poussière ? A-t-il bien mis à profit la liberté presque totale dont il a joui ? Il y faut du courage. Jean Tulard a eu ce courage. Au fil de ses entretiens avec Yves

Bruley, il dresse son bilan, revient sur son enfance, ses lectures, ses études, sa carrière universitaire, ses amitiés, celle d'Abel Gance et celle de Léo Malet, et reconsidère son métier, sa conception du métier d'historien, sorte de détective de faits et d'observation. Oui, qu'est-ce qu'un historien ? Une sorte de romancier de la réalité, rien de plus, qui brode sur les faits, sur les hommes, qui ne dit guère la vérité, une sorte d'illusionniste. Jean Tulard en est convaincu. Il ne se fait aucune illusion. Derrière le cabotin apparent, celui qui se montre à la télévision, qui se met en scène à l'occasion de conférences, qui brille devant ses étudiants, qui rayonne dans ses conversations et qui resplendit dans son habit vert tout chatoyant de broderies dorées, se dessine un homme qui ne croit pas assez en lui-même pour se prendre au sérieux, alors que nombre de sots, qui ne le connaissent pas, se laissent prendre au jeu. C'est que Jean Tulard est un sceptique. En dépit de sa célébrité et de ses succès, il ne croit guère à la pérennité de son œuvre, même s'il sait bien qu'il n'a pas à en rougir : en cela, c'est un sage, qui s'analyse lucidement. « Que sait-on jamais d'un homme ? », se questionnait le philosophe Alain. Eh bien ! derrière le voile entre-déchiré, apparaît une frêle silhouette, tout humaine, celle d'un homme lucide et honnête, qui a beaucoup lu, travaillé, écrit, — pas seulement des livres pour grand public, mais également des ouvrages sérieux et érudits, — qui a aimé se distraire (le cinéma), celle d'un bon vivant (les grandes tables), les contours d'un homme doté d'une vraie épaisseur, mais aussi d'une certaine légèreté, d'un certain détachement et de beaucoup, beaucoup de recul, ce qui fait précisément le bon historien. F. M.

**Traité sur l'histoire (1638-1677), La Mothe Le Vayer, Le Moyne, Saint-Réal, Rapin**, sous la direction de Gérard Ferreyrolles, avec la collaboration de Frédéric Charbonneau, Marie-Aude de Langenhagen, Béatrice Guion, Anne Mantero, Christian Meurillon et Hélène Michon (Paris, 2013, Éditions Honoré Champion, diffusion hors de France Éditions Slatkine, Genève, Coll. « Sources classiques », 767 p.).

Le XVII<sup>e</sup> siècle s'est intéressé à tout, a réfléchi sur tout, sur la science, sur la politique, sur la morale, sur la littérature, le roman, la nouvelle et le théâtre, sur l'art, sur la théologie, comme sur l'histoire. C'est ainsi, notamment, qu'ont été débattues des questions

d'ordre épistémologique : un savoir du passé est-il possible ? d'ordre littéraire : comment écrire l'histoire ? et d'ordre anthropologique : l'histoire, dans ses incessantes révolutions, révèle-t-elle une nature humaine immuable ? Trois problématiques, traversées par une double interrogation politique : peut-on tirer de l'étude du passé des leçons pour la conduite de l'État ? et théologique : quelle est la place de la Providence au milieu des vicissitudes du monde ? Le travail est très sérieux, l'édition des textes très érudite, puisque l'ouvrage est avant tout une édition de « discours » sur l'histoire d'auteurs aujourd'hui quasi oubliés ou trop peu fréquentés. On ne saurait dire combien leur lecture est intéressante. Il s'en dégage une conception de l'histoire utilitariste, d'une histoire qui participe pleinement à la construction de l'État, d'une histoire qui réserve des preuves et des précédents, d'une histoire qui est un enjeu à la fois politique et religieux, d'une histoire qui a abandonné la promesse qu'a représentée la recherche érudite du XVI<sup>e</sup> siècle, d'une histoire, en somme, qui « se règle au compas du gouvernement de l'État », comme l'aurait constaté La Popelinière. Cela s'explique sans doute par le fait que les historiens du XVII<sup>e</sup> siècle ne jouissent plus de la même liberté que leurs prédécesseurs du XVI<sup>e</sup> : ils sont entravés par un pouvoir qui devient plus autoritaire et qui les veut à leur service, mais peut-être aussi par l'idée sociale de l'honnête homme, qui bannit toute spécialisation, toute érudition, contraire à l'idée du savoir universel. F. M.

**Souvenirs de la Restauration, du comte de Corbière**, texte présenté et annoté par Bernard Heudré (Rennes, 2012, Presses Universitaires de Rennes Campus de la Harpe, 2 rue du Doyen Denis Leroy, 35044 Rennes Cedex, Coll. « Mémoire commune », 253 p., 16 €).

Ce témoignage de premier ordre d'un ultra royaliste de la Restauration, le comte de Corbière, qui occupa le ministère de l'Intérieur de 1821 à 1828, a été très heureusement exhumé du quasi oubli dans lequel il était tombé par Bernard Heudré. L'historien doit s'en réjouir, car il trouvera dans ces mémoires une vision politique singulière de la Restauration, par un homme qui connaissait tout de ses rouages, de ses luttes de clans, mais aussi de ses dessous. Mais il laisse le lecteur sur sa faim, tant il se montre prudent, ne dit rien de ce qui pourrait fâcher, et nous livre finale-

ment une vue bien lissée de ces années de balbutiements parlementaires, d'autant que Corbière cherche à se donner le beau rôle et à justifier ses positions de député et de ministre, alors qu'il savait tout et de tout le monde. Il faut donc s'efforcer, toujours, de le lire entre les lignes, ce qui ne manque pas d'intérêt. F.M.

**L'encre de la mélancolie**, de Jean Starobinski (Paris, 2012, Le Seuil, Coll. « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 662 p., 26 €).

Mélancolie, maladie de civilisation, maladie de toujours ! Maladie dépressive, existentielle que l'on soigne aujourd'hui grâce à des innovations pharmacologiques d'utilisation relativement récente et sans lesquelles il a longtemps bien fallu faire, même si de nos jours encore la solution médicamenteuse ne résout pas tout. Source de nostalgie, de tristesse profonde, de désespoir, de délire, de fureur et de suicide, la mélancolie a toujours été étudiée depuis l'Antiquité, car on a vite compris qu'elle ne résultait pas d'une cause surnaturelle ou de la punition des dieux, mais qu'elle prenait sa source d'une raison naturelle. Celle-ci a été longtemps attribuée par la pensée médicale à une humeur noire, à la bile noire à laquelle on a donné le nom de mélancolie. Et, bien sûr, on n'a pas cessé de broder sur cette noirceur, indice de pouvoirs maléfiques. Autant dire que cette histoire qui s'inscrit dans la longue durée est passionnante : on y trouve aussi bien une histoire des traitements de la maladie — et de ses grands médecins — à travers les âges qu'une histoire de son anatomie et de ses symptômes ou qu'une histoire des sources d'inspiration qu'elle a pu susciter. On retrouve aussi dans l'ouvrage de Jean Starobinski quelques-unes des figures emblématiques de la mélancolie, notamment Démocrite, Cervantès, La Rochefoucauld, M<sup>me</sup> de Staël, Baudelaire, Van Gogh ou Roger Caillois. On regrettera tout de même que l'auteur n'ait pas consacré une véritable étude à *La Melencolia* d'Albrecht Dürer, il est

vrai qu'elle a toujours été la source de tant d'attention... C'est très intéressant et cela vaut le détour. F.M.

**Sœur et Amante. Les biographies spirituelles féminines au XVII<sup>e</sup> siècle** par Jacques Le Brun, (Paris, 2013, Droz, 275 p., 26 €).

Jacques Le Brun — le spécialiste de Fénelon — nous donne un petit livre très sensible sur un sujet important : comment exploiter les milliers de biographies de religieuses françaises, carmélites, bénédictines ou visitandines, que nous possédons pour le XVII<sup>e</sup> siècle ? Comment retracer ces vies consacrées, leur vision du monde, leurs souffrances (le chapitre sur les maladies, les cancers, est assez étonnant, il doit intéresser les histoires de la médecine, p. 177-201) ? Comment retracer leurs pratiques de la pénitence ? On a des pages très intéressantes — dans la droite ligne de l'abbé Bremond — sur les images et leur importance dans la vie des couvents (p. 108 et suiv.). Et le chapitre sur le rôle des rêveries (p. 77-104) est à déchiffrer de près... Ce n'est pas un simple livre d'histoire : on touche parfois à des zones grises de la vie religieuse... B. C.

**Léonard et Machiavel**, par Patrick Boucheron (2012, Éditions Verdier, 1 | 220 Lagrasse, 154 p.).

Quels étaient les liens de Léonard de Vinci et de Machiavel ? On ne le sait guère, Léonard ne dit rien à Machiavel, qui l'ignore. D'où la tentation pour l'historien de tenter d'établir des ponts, en utilisant les rares textes d'archives (cf. p. 17-19), de faire de l'histoire au mépris de l'histoire... Mais pourquoi un historien peut-il tenter d'écrire un « roman », quels que soient ses scrupules, à partir de cette énigme ? Boucheron, ancien de l'École française de Rome, est un bon connaisseur du XV<sup>e</sup> siècle italien, on peut se laisser guider dans ces rêveries autour de Machiavel et de Léonard. Ce sont des pages prudentes, habiles — et on prend quelque plaisir au jeu. B. C.

## Ouvrages reçus

**Génération Y et gestion publique : quels enjeux ?** sous la direction de Nicolas Matyjasik et Philippe Mazuel (Paris, 2012, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, Ministère de l'Économie et des Finances, Institut de la gestion publique et du développement économique, 200 p., 15 €).

Sous ce titre mystérieux, se cache la génération comprise entre le début des années 1980 et le milieu des années 90, qui a grandi avec les nouvelles technologies de l'information et de la communication. Quelles sont ses caractéristiques professionnelles et comment pourra-t-elle s'adapter aux exigences de la gestion publique ?

**Histoire et Mémoires locales, départementales, régionales** (Saint-Herblain, 2013, Mission pour la mémoire et la Recherche historique locale, Hôtel de Ville, BP 50 167, 44 802 Saint-Herblain Cedex, 73 p.).

Au sommaire : « Le patrimoine d'un notable herblinois au XVII<sup>e</sup> siècle : Jean Blanchard, seigneur de l'Es-songère (1575-1650) », de Vincent Gallais ; « Un épisode de la résistance en Loire-Inférieure : Saint-Mars-du-Désert (août 1944) », de Jean-Pierre Sauvage ; « Preux. Mémoire d'un quartier herblinois », de Hoat Nguyen ; « Le pilote Michel Seeten et les partisans italiens (1944) », de Jean-Pierre Sauvage.

Achévé d'imprimer  
sur les presses de  
l'imprimerie France Quercy  
ZA des Grands Camps  
46090 MERCUES  
d'après montages  
et gravure numériques  
(Computer To Plate)  
ISSN : 0035-0672  
CDDAP n° 1007 T 82580  
Dépôt légal : janvier 2014  
Numéro d'impression : 40214